

« “Gouverner c’est prévoir”, disaient volontiers les politiques et les élus du début du XXe siècle. Mais cela, nous ne le pouvons plus, répondent leurs arrière petits-enfants, un siècle plus tard. Ce constat, cette intuition, le néolibéralisme l’a paré des vertus d’une sagesse absolue, l’a érigé en une sorte d’idéologie de l’impuissance. « Au mieux, notre seule marge de manœuvre consiste à limiter les dégâts et à éviter le pire, pour quelques-uns en tout cas », entend-on répéter dans la plupart des discours électoraux.

Pourtant, dans le même temps où une petite voix souffle à l’oreille de l’homme : « tout est si compliqué que nous ne pouvons rien », il lui suffit d’allumer la télévision ou simplement d’écouter autour de lui pour entendre célébrer son hégémonie sur la planète entière et répéter au son des orgues du scientisme : « Nous pouvons tout. » L’ordre économique et politique du monde - et donc aussi son désordre - serait ainsi comme une nouvelle nature, un environnement que nous serions condamnés à subir sans espoir de le transformer, exactement au moment où le scientisme décrète l’autre nature - la terre, le vivant - modifiable à volonté. Nous marcherions donc d’un pas ferme sur une terre où l’humain pourrait, par exemple, contrôler son vieillissement ou maîtriser le clonage, mais où, en revanche, le cours du pétrole resterait à jamais obscur et indomptable. »

Florence Aubenas, Miguel Benasayag, *Résister, c’est créer*

Piqué sur <http://www.article11.info/spip/spip.php?article468>

« Il ne s’agit plus de nous dévouer à une cause transcendante qui rachèterait nos souffrances et nous rembourserait avec intérêt le prix de nos renoncements. Désormais il s’agit au contraire de savoir ce que nous désirons. La logique du Capital nous a conduits au seuil de la libération. Mais ce seuil ne sera franchi que par une rupture remplaçant la rationalité productiviste par une rationalité différente. Cette rupture ne peut venir que des individus eux-mêmes. Le règne de la liberté ne résultera jamais des processus matériels : il ne peut être instauré que par l’acte fondateur de la liberté se prenant elle-même en fin suprême en chaque individu. Nous savons désormais que la société ne sera jamais “bonne”, par son organisation, mais seulement en raison des espaces d’autonomie, d’auto-organisation et de coopération volontaire qu’elle ouvre aux individus. »

André Gorz, relevé dans *CQFD* n° 66 *

« Quand l'inextricable foutoir financier est apparu au grand jour à l'automne dernier, toutes les personnalités qui ont voix au chapitre médiatique [...] sont tombées d'accord pour affirmer qu'il était nécessaire de sauver les banques grâce à l'injection massive de liquidités par l'Etat, sous peine de voir tout le système économique s'écrouler. Mais, en dehors du fait que l'économie ne s'en effondrera pas moins, l'inverse est plus proche de la vérité : si l'ensemble du système financier partait en quenouille et si l'argent cessait d'être la source d'énergie qui fait tourner les rouages de la production, tout l'appareil productif de la société – les machines, les matières premières et surtout les femmes et les hommes – n'en seraient pas moins toujours là et pourraient servir à satisfaire les besoins des êtres humains. Moins il faudra d'années de souffrance et de confusion pour que les gens en prennent conscience, mieux cela vaudra. »

Paul Mattick Jr, relevé dans *CQFD* n° 69 *

« En Espagne, le braquage de banque est désormais classé, selon l'expression anglaise, dans la rubrique "*occupational hazard*", – ce qui serait notre rubrique "accident de travail" ? Le terme utilisé dans *The Independent*, ce 22 juillet 2009, est ainsi défini : « *A working condition that can lead to illness or death. Often, people in jobs which pose a high level of risk are paid more than similar but less risky jobs to compensate for the danger involved.* »

Cette étonnante classification du braquage de banque renvoie à l'étonnante situation, – mais est-ce si étonnant ? – d'une recrudescence exceptionnelle des braquages de banques en Espagne, directement liée à la crise. Ecoutez donc José Manuel Murcia, qui dirige le service de la santé et de la sécurité du secteur financier de la fédération des syndicats espagnols: « *There's unemployment, there's hunger and there's money in the banks, and the three factors combine. Banks are denying credit, so companies are having problems... People can't pay their mortgages. So it's... logical to rob a bank.* » Peut-on mieux dire en vérité ? Et cette logique-là n'a-t-elle pas un sens éthique évident ?

[...] Peut-on imaginer situation plus morale ? Une situation, en vérité, où même les plus ardents défenseurs du principe de la loi vont être obligés de baisser les bras et de considérer que cette action évidemment classée "hors-la-loi" est devenue, aujourd'hui, quasiment une vertu civique. Ce n'est même pas du non-droit, c'est du droit renversé, lorsque l'attaque de la banque devrait faire jurisprudence pour établir une nouvelle conception de la loi.

Imagine-t-on aujourd'hui une action plus juste, moralement, économiquement, éthiquement, voire politiquement au sens le plus large qu'on puisse imaginer qui est celui de la dignité et de la grandeur de la cité, qu'une attaque contre l'un ou l'autre coffre de Goldman Sachs, si la chose (le coffre) existe ? Dans ce cas, la loi devrait accepter cette nouvelle réalité. Cela conduirait à une exigence, pour maintenir l'Etat de droit dont ils font tous tant de gorges chaudes: si l'attaque de la banque devient un acte légal puisque les banques refusent le crédit alors qu'elles sont sauvées de la mort

certaine par l'argent du contribuable à qui elles refusent le crédit, c'est que la banque devient hors-la-loi. Pourquoi ne songent-ils pas à cela ?

Ainsi en revenons-nous à des temps, qualifiés en général de "sombres", où la loi se mesure et se détermine d'abord en fonction des situations réelles, fort changeantes, qu'elle affecte. Il y a, dans ces braquages pour venir prendre le crédit qu'on vous refuse, quelque chose comme le Jugement de Dieu qui fait ressembler les braqueurs à des Robins des Bois postmodernes. Leur dossier est plutôt bon. »

Philippe Grasset, sur le site *Dedefensa* **

« Prenons le mot papillon. Pour utiliser ce mot, il n'est pas nécessaire d'avoir une voix qui pèserait moins d'une livre ni de lui mettre de petites ailes poussiéreuses. Il n'est pas nécessaire d'inventer une journée ensoleillée ou un champ de jonquilles. Le mot papillon n'est pas un vrai papillon. Il y a le mot et il y a le papillon. Si tu confonds ces deux éléments, les gens ont le droit de rire de toi. [...] Il ne faut pas jouer les mots jusqu'au bout. Jamais. N'essaie jamais de quitter le sol quand tu parles d'envol. Ne ferme jamais les yeux en rejetant la tête sur le côté quand tu parles de la mort. Ne me fixes pas avec tes yeux brûlants quand tu parles d'amour. Si tu veux m'impressionner quand tu parles d'amour, glisse ta main dans ta poche ou sous ta robe et branle-toi. Si l'ambition et la soif d'applaudissements t'ont poussé à parler d'amour, tu devrais apprendre à le faire sans te déshonorer ni déshonorer ton matériau.

Quelle expression exige notre époque? Elle n'exige aucune expression particulière. Nous avons vu des photos de mères asiatiques affligées. L'angoisse des organes que tu tripotes n'intéresse personne. Ton visage ne peut rien exprimer qui puisse rivaliser avec l'horreur de notre temps. N'essaie même pas. Tu ne ferais que t'exposer au mépris de ceux qui ont profondément ressenti ces choses. [...] Dis les mots, transmet l'information, retire-toi. Tout le monde sait que tu souffres. Tu ne peux pas dire au public tout ce que tu sais sur l'amour dans chaque vers d'amour que tu dis. Retire-toi et le public saura ce que tu sais parce qu'il le sait déjà. Tu n'as rien à lui apprendre. Tu n'es pas plus beau que lui. Pas plus malin. Ne crie pas. N'essaie pas de rentrer de force, à sec. C'est une mauvaise façon de faire l'amour. Si tu tiens à montrer tes organes génitaux en vers alors tu dois tenir tes promesses. Et rappelle toi que les gens ne veulent pas d'acrobate au lit.

C'est un paysage intérieur. Ça se passe à l'intérieur. C'est privé. Respecte le caractère privé de ton matériau. Ces textes sont écrits dans le silence. Le courage de ce jeu est de les dire. La discipline du jeu est de ne pas les violer. [...] Le poème n'est pas un slogan. Il ne peut pas faire ta pub. Il ne peut pas faire la promotion de ta sensibilité. [...] Le poème n'est qu'une information. C'est la constitution du pays intérieur. Si tu le déclames et si tu le gonfles avec de nobles intentions, alors tu ne vaux pas mieux que les politiciens que tu méprises. Tu es quelqu'un qui agite un drapeau et que fait basement appel à un patriotisme sentimental. Pense aux mots comme à une science, pas comme

un art. Ce sont des comptes rendus. Tu parles devant une assemblée du club des Explorateurs de la Société Géographique Nationale. Ce sont des gens qui connaissent les risques de l'escalade. Ils t'honorent de considérer ce que tu dis comme allant de soi. Si tu leur mets le nez dedans, ce sera une insulte à leur hospitalité. [...] Ne cherche pas à provoquer dans le public des hoquets et des soupirs. Si tu en mérites, ils ne te viendront pas de ton évaluation mais de celle de ton public. Ce sera dans les statistiques. Non dans les tremblements de la voix ou les effets de manche. Ce sera dans l'information et la tranquille organisation de ta présence.

Evite les fioritures. N'aie pas peur d'être faible. N'aie pas honte d'être fatigué. Tu as une bonne tête quand tu es fatigué. On dirait que tu pourrais continuer comme ça indéfiniment.

Maintenant viens dans mes bras. Tu es l'image de ma beauté. »

Léonard Cohen, *Comment dire la poésie*

« Laissés à eux-mêmes, les mots ont de la gueule. Maladroits, insuffisants, désolants, ils se tiennent quand même debout, ils protègent quand même quelque chose. Dans la logique de la communication, ils se décomposent, ils se dégonflent comme une roue de vélo. Quand elle n'est pas là pour tout embrouiller, ils vous accueillent comme le fait une secrétaire bien formée, ils vous conduisent à l'idée, qui est l'assistante du sens, qui elle-même vous mène à lui. Tout ça gentiment, sans la ramener, tout ça nature, tout ça correct. La communication, elle, veut du mal aux mots. Elle les rogne, elle les lime, elle les peint de couleurs criardes, elle colle ses codes-barres dessus. Elle en fait des jetons que n'importe qui échange contre n'importe quoi. »

Jean Sur, *Le marché XLI****

« L'alcool fait résonner la solitude et il finit par faire qu'on la préfère à tout. Boire ce n'est pas obligatoirement vouloir mourir, non. Mais on ne peut pas boire sans penser qu'on se tue. Vivre avec l'alcool, c'est vivre avec la mort à la portée de la main. Ce qui empêche de se tuer quand on est fou de l'ivresse alcoolique, c'est l'idée qu'une fois mort on ne boira plus. »

Marguerite Duras, *La vie matérielle*

« On se saoule pour être à la hauteur de l'indifférence des autres. »

Georges Perros

* Site du journal *CQFD* : www.cequifautdestruire.org

** Site *Dedefensa* : <http://www.dedefensa.org>

*** Site de Jean Sur : <http://pagesperso-orange.fr/js.resurgences/index.htm>